

Ateliers

Écrivain croyant : pléonasme ou contradiction

Jean-Claude Dussault, Maximilien Laroche et Claude Louis-Combet

Volume 23, numéro 4 (136), juillet–août 1981

Le sacré, la littérature et le profane

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29956ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dussault, J.-C., Laroche, M. & Louis-Combet, C. (1981). Ateliers : écrivain croyant : pléonasme ou contradiction. *Liberté*, 23(4), 89–95.

ATELIERS

(le 18 février 1981, seize heures)

Écrivain croyant : pléonasme ou contradiction

Premier atelier :

Communication de Jean-Claude Dussault (Québec)

Écrivain croyant, pléonasme ou contradiction, tel est le thème ou, devrais-je dire, la charade qu'on m'a proposée pour l'atelier d'aujourd'hui.

Écrivain croyant . . . l'expression m'a d'abord paru un peu déroutante. Elle évoque, d'une certaine manière, ce temps, pas si lointain au Québec, où la croyance était un mot de passe et un certificat de bonne conduite. Il n'y a cependant, de nos jours, plus de croyants en ce sens que dans les pays totalitaires où le mot même de religion est banni.

Croyant, disait mon premier *Petit Larousse* : « Celui qui croit ce que sa religion enseigne ». Le *Petit Robert* y ajoute aujourd'hui une nuance qui en élargit passablement le sens : « Celui qui a une foi religieuse ». On voit que la notion de foi s'est insérée entre les deux définitions, et encore de façon indéterminée : « une foi » et non pas « la » foi.

En ce sens, on peut dire que tout écrivain est porteur d'une foi, car seul un pareil parti pris émotif et intellectuel peut, il me semble, commander cette folie qui est celle d'écrire, sans en rien attendre de tangible la plupart du temps.

Que cette foi soit rattachée ou non à un dogme religieux ou à une révélation, cela aujourd'hui n'a plus guère d'importance, puisque les religions n'ont plus l'autorité contraignante qui leur permettait d'enrégimenter l'écrivain ou de le proscrire. Seul l'État détient, hélas, de tels pouvoirs.

Dans le cas de l'écrivain, si l'on s'en tient à sa fonction spécifique, l'élément religieux ne vient qu'ajouter une détermination particulière qui peut, en l'occurrence, lui servir de cadre référentiel ou de réservoir d'archétypes et de symboles dont s'alimentera son œuvre plus ou moins ouvertement. Mais le mouvement créateur initial lui vient du plus intime de lui-même et, sur ce plan, il se retrouve à la même enseigne que tout autre écrivain.

Il n'y gagnera, le plus souvent, que d'être suspect deux fois, à l'intérieur même de son univers religieux et à l'extérieur où on lui reprochera sans doute d'être croyant, comme si chacun ne l'était pas, à sa façon.

Mais voici plutôt un exemple — et contemporain. L'écrivain René Girard publiait en 1972 un livre intitulé *la Violence et le Sacré* qui allait produire un grand fracas dans le monde des sciences humaines. Il y développait avec beaucoup de brio la thèse suivante : toute la culture humaine est fondée essentiellement sur la violence. Il existe à l'origine de toutes les sociétés un sacrifice fabuleux qui a réconcilié dans la terreur le mimétisme des frères ennemis ou des rivalités de toutes sortes. C'est le souvenir de ce sacrifice qui se perpétue parmi les hommes sous la forme du sacré. Le sacré, c'est la violence institutionnalisée.

Jusque là, point de croyance évidente. Ces conclusions apparaissaient comme le fruit d'une audacieuse synthèse axée sur le thème du mimétisme, thème que Girard avait tiré des grandes œuvres littéraires dans *Mensonge romantique et vérité romanesque*, paru discrètement en 1961.

Ni ici, ni là, rien de croyant, rien de chrétien, si ce n'est une critique acerbe des modes du jour tant dans le domaine de la critique littéraire que dans celui des sciences humaines. Le scandale ne devait éclater qu'avec la publication, en 1978, d'un nouveau livre, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*. La citation est évangélique et le texte affirme que la seule façon d'échapper à la violence mimétique qui risque d'engloutir les peuples et de détruire l'humanité, c'est le retour aux préceptes évangéliques. Car, écrivait René Girard, seule la parole évangélique est porteuse de la vérité sur la violence, elle seule dénonce le mimétisme suicidaire dont nous sommes tous victimes.

Voilà donc qu'au terme de cette passionnante aventure intellectuelle, le lecteur découvrait le croyant sous l'écrivain. Mais il y était déjà dès l'origine, même si Girard a raison d'affirmer qu'en aucun cas sa foi n'est venue infléchir son cheminement intellectuel. Il est évident pourtant que là réside le ferment de toute l'œuvre. Elle habitait, inaperçue même par l'auteur sans doute, au cœur de l'intuition première.

Telle est un peu la situation dans laquelle se trouve tout écrivain quelle que soit la nature de sa croyance. Il est d'abord porteur d'une intuition. Autrement jamais l'œuvre ne parviendrait à éclore, à se mettre en marche. Cette intuition première, qui est le fruit d'une croyance intime, se développe tout au cours de l'œuvre, elle en est l'âme inspiratrice. Elle puise partout son aliment, mais jamais elle ne se dément.

Il se peut qu'elle s'ignore elle-même ; il se peut qu'on tente — l'auteur lui-même parfois — de la faire servir à des fins qui lui sont étrangères ; mais elle finira bien par se frayer un chemin aux dépens de tous les systèmes, même de ceux dont elle se nourrit. Cette croyance n'est jamais orthodoxe et il lui arrivera presque inévitablement de trahir tout le monde, si elle se réalise ouvertement. Autrement, elle mourra et on parlera d'autre chose.

C'est en ce sens seulement, me semble-t-il, que l'on peut dire que l'écrivain est un croyant, mais non pas un fidèle comme on l'entend d'ordinaire du croyant, parce qu'il ne sera toujours fidèle qu'à cette petite chose misérable et sans importance pour les autres qui est son intuition première.

Cela ne nous rapproche guère du sacré qui est l'un des thèmes de cette rencontre. Et je suis demeuré quelque peu surpris qu'on soit si vite passé du sacré à la croyance, car il me semble que nous sommes ici aux antipodes. Le sacré, du moins au sens où l'entendaient aussi bien Georges Bataille ou le poète Rainer-Maria Rilke que René Girard, ne requiert pas la croyance. Il est donné ; on ne le choisit pas, pas plus qu'on n'y échappe. Le sacré saisit tout l'être ; il est source de crainte et de tremblement, alors que la croyance est une démarche de la sensibilité et de l'intelligence, une acceptation.

Le nouvel intérêt que l'on découvre aujourd'hui pour le sacré en littérature, et dont témoigne cette rencontre elle-même aussi bien que la grande part faite à l'irrationnel dans la littérature contemporaine, paraît être en fonction directe du désintéressement qu'y connaît la croyance, comme si on assistait à une grande lassitude du côté du miroitement de nos vies intérieures — ces belles

âmes, disait Goethe — au profit du surgissement d'un inconscient collectif, peut-être mythique, d'archétypes immémoriaux.

Mais peut-être y a-t-il également le grave danger que, comme dans tous les cas de retour du refoulé, le sacré ne nous revienne sous la forme du totalitarisme politique ou de l'annihilation nucléaire.

Mon texte se terminait ici, mais j'ai pensé, à la lumière des discussions qui se sont déroulées ces derniers jours, rassembler deux ou trois éléments utiles à des définitions possibles du sacré. J'invoquerai pour cela quelques auteurs. C'est Mircea Eliade, je crois, qui en délimitant les zones du sacré et du profane a souligné que le sacré ne remplissait pas toute l'activité dans les sociétés primitives ; qu'il n'y représentait qu'une fonction, ou plutôt une série de fonctions déterminées. C'est une machine autonome avec laquelle l'homme n'entre en contact que par l'action du geste rituel ou de la magie du lieu hiérophanique. Dans cette optique, le profane n'est pas une zone de réalité qui s'opposerait au sacré ; ce n'en est que la marge. En dehors de la zone du sacré, l'homme primitif est indéterminé ; ses gestes sont à proprement parler, insignifiants et ne risquent pas de mettre en danger l'équilibre du monde. Le sacré est un monde fermé où on n'accède que par effraction.

Pour Rainer-Maria Rilke, le sacré est représenté par la figure de l'ange, faite d'épouvante et d'indicible splendeur, dont l'apparition provoque un effroi mortel.

Pour Georges Bataille, contre lequel on a très soin de nous prévenir, le sacré, c'est l'intimité absolue, c'est-à-dire ce qui précède et ce qui suit la séparation, ou l'individuation, si l'on veut.

Dans cette perspective métaphysique — il ne faut pas avoir peur des mots — où Bataille rejoint René Girard, le sacrifice est un acte par lequel est rétablie l'unité, qui met fin à la division et à l'opposition.

C'est un acte scandaleux et pratiquement inimaginable pour des êtres personnalisés comme nous, pour qui la division, la séparation, l'affrontement et — disons-le, le malheur, — sont conditions de vie.

René Girard a justement dépeint l'horreur de ce sacrifice et a imaginé que son souvenir était tellement insupportable aux hommes que l'origine en était occultée à tout jamais sous les formes de la culture et du langage.

Mais le sacré a un envers et un endroit. Par rapport à l'intimité et à la quête individuelle de chacun, c'est le retour à l'unité. Par rapport au collectif et à sa manifestation extérieure, c'est la terreur.

Nous voilà loin du religieux, au sens où on l'entend d'ordinaire, loin des divinités compatissantes et loin des croyances.

Je vous laisse le soin d'élaborer sur ces quelques questions qui, je l'espère, prêtent suffisamment à controverse pour que la discussion s'engage.

Deuxième atelier :

Communication de Maximilien Laroche (Québec)

Se demander si l'écrivain est croyant, c'est faire un pléonasme, à mon sens. L'écriture ayant pour fonction de fixer, dans cet universel écoulement des choses, ce qui mérite d'être retenu dans la mémoire des hommes, il faut bien que

l'écrivain croie qu'il vaille la peine de se souvenir. Et cette volonté de sauver certaines choses, qu'est-ce sinon une foi ?

Il n'y a d'ailleurs pas que l'écrivain à manifester, par son activité, sa foi ou si vous préférez sa croyance à quelque chose. Nous avons tous une foi, et comme l'a fort bien montré Claude Lagadec, dans un article du *Devoir*, il est proprement aberrant de parler d'incroyance là où il faudrait plutôt parler d'athéisme. Car l'athée lui-même est croyant. Il ne croit pas en l'existence d'un Dieu mais il croit et même à plusieurs choses.

Ce qui au fond se trouve en arrière de la question : « L'écrivain croyant : pléonasme ou contradiction ? » c'est le problème de savoir si la croyance est forcément de caractère religieux et, pour nous mettre très précisément dans la perspective de nos pays américains qui sont de traditions chrétiennes, si croire c'est professer une foi chrétienne et catholique plus exactement.

Avant d'essayer de proposer une réponse à cette double question sous-jacente au thème de cet atelier j'aimerais distinguer deux sortes de foi. L'une au passé. Et c'est celle que nous partageons tous forcément. Nous croyons non seulement que nous sommes aujourd'hui mais encore que nous avons été hier, avant-hier... Nous partageons même avec nos concitoyens, compatriotes, congénères, et tous ceux avec qui nous formons une communauté, l'adhésion à une vérité d'évidence, constitutive de notre être et de notre existence au passé et au présent. C'est même une telle foi en la langue, en la nation, en la culture, qui nous soutient et nous maintient aujourd'hui dans notre intégrité, c'est-à-dire notre identité.

Or la question est de savoir si nous éprouvons à l'égard de ces adhésions la même certitude quand il s'agit d'envisager notre avenir. Le problème de la croyance et de la foi, par conséquent celui du doute et de l'incroyance, se pose de façon aiguë dès lors qu'il nous faut envisager l'avenir. Et c'est ici que je voudrais amener la question de la foi religieuse en prenant l'exemple de ce qui s'est passé dans la Caraïbe francophone. Les Africains que les négriers français ont amenés de force en Haïti, à la Guadeloupe et à la Martinique, pratiquaient dans leur continent natal diverses religions non chrétiennes. Avec l'esclavage on leur imposa la pratique du catholicisme. Quelles furent leurs réactions à cette nécessité qui leur était faite de substituer des croyances nouvelles, et pire encore, celles de leurs ennemis, à la foi de leurs ancêtres ? Dans la mesure où l'on peut parler en termes volontaristes de telles choses, on peut dire qu'ils décidèrent d'adapter leur foi traditionnelle en conjuguant les religions africaines qu'ils pratiquaient et le catholicisme auquel ils étaient astreints. Le vodun en Haïti, le quimbois à la Martinique, sont les résultats de cette acculturation religieuse dont le principe me paraît reposer sur ce que je distinguais tantôt comme une foi en l'avenir.

Et nous pouvons élargir le débat sur le problème de la foi à celui des conditions socio-historiques qui portent ou ne soutiennent plus la certitude en l'avenir d'un individu ou d'une communauté. Il est manifeste que si le passé de la civilisation technique, machiniste et prométhéenne du monde européen-américain qu'on dénomme occidental est suffisamment glorieux en fait de conquêtes, de réalisations et de privilèges pour maintenir une farouche volonté de conservation, il apparaît aux yeux mêmes de ceux qui en sont les premiers bénéficiaires comme étant de moins en moins susceptible de leur assurer ces avantages et

la domination qui en est le corollaire. Le doute et l'incroyance peuvent alors s'insinuer.

La foi ne va pas sans espérance. Et paradoxalement l'espérance grandit dans la mesure même ou le futur devient notre unique recours. Quand la certitude d'être et d'exister aujourd'hui nous accule à n'avoir d'autre recours que l'espérance d'un avenir différent, pas mal d'écaillés tombent des yeux de ceux qui étaient en proie au doute et au découragement.

L'attitude des écrivains haïtiens à l'égard du vodun et en général des croyances religieuses des masses haïtiennes est assez significative. D'abord marqués par le positivisme des écrivains européens du XIX^e siècle puis à partir du premier tiers de ce siècle par le marxisme, ils ont gardé une attitude circonspecte et réservée, quand elle n'était pas franchement hostile, à l'égard de cette foi dite naïve du peuple. Ainsi ce mot-clé de la sagesse populaire : « Bon Dyé bon » que l'Haïtien répète à tout coup a semblé l'expression d'un fatalisme et de la résignation d'un peuple passif. Et Jacques Stephen Alexis pouvait ainsi célébrer par avance le jour où les tracteurs en s'avançant feraient reculer et fuir à tout jamais les loas vodouesques.

Jacques Roumain par contre, tout marxiste qu'il était, s'est montré plus prudent. Il n'a pas craint de nous dépeindre, dans le héros de *Gouverneurs de la rasee*, un syndicaliste et un anti-impérialiste sans peur et sans reproche, plein d'ironie à l'égard du Dieu chrétien mais qui n'hésite pas à payer ses respects aux esprits du vodun.

La foi est sans doute la condition indispensable à cette dramatisation du conflit de nos doubles à laquelle nous nous livrons sur notre scène intérieure. Mais un sujet individuel ou collectif ne se dédouble pas seulement en un alter ego mais aussi en ce tiers invisible, exclu ou à inclure, dont parle la théorie de la communication et que Michel Serres propose d'appeler le « démon » mais que l'on pourrait, pourquoi pas, appeler « Dieu » ?

Dans cette perspective l'analyse que Jean Bouthilllette a faite du rapport qu'entretient le Canadien-français et son double tendrait à montrer que le dédoublement collectif au Québec ne se fait qu'avec un double humain, trop humain.

Ainsi après la foi d'antan des Québécois qui les poussait à s'identifier à un tiers abstrait et de convention : notre maître le passé, et la foi d'aujourd'hui qui conduit à s'identifier à un tiers présent et trop concret, c'est le temps d'entrevoir la possibilité que naisse une croyance, une foi, qui soit aussi espérance et donc identification à un futur objectif.

Je m'en voudrais de conclure mon propos par ce vœu pieux et de ne pas essayer d'indiquer le lieu d'une possible conversion. Cela me sera d'ailleurs d'autant plus facile qu'il me semble que Robert Mélançon l'a pointé du doigt dans son article paru dans *la Revue des Sciences humaines* et intitulé « Qu'est-ce que la littérature québécoise » ?

Contrairement à la question autrefois ressassée de savoir s'il y avait une littérature québécoise, la question de Mélançon, posée en 1979, avait l'avantage d'être pratique et par là de pouvoir amener le cas échéant à prendre ses distances. Or c'est cet aspect pratique qui lui donne aujourd'hui en 1981, l'avantage supplémentaire d'être tout à fait de circonstance. Les écrivains et les intellectuels du Québec ne viennent-ils pas d'être sommés par le chef du gouvernement

du Canada de redéfinir leur pratique ? Il y a donc là une tâche qu'ils ne pourront pas esquiver.

S'il fallait qu'un peu de distance, pour ne pas dire de scepticisme, à l'égard de la pratique traditionnelle de la littérature fasse mourir une foi ou trop naïve ou trop confortable en la littérature, il faudrait alors, sans réticence, s'écrier : la foi est morte ! Vive la foi nouvelle en la littérature !

Troisième atelier :

Communication de Claude Louis-Combet (France)

Telle qu'elle est formulée : Écrivain croyant, pléonasme ou contradiction ? la question qui doit nous occuper semble nous enfermer dans un dilemme, dans une alternative : *ou bien* l'écrivain est croyant, parce qu'il est écrivain c'est-à-dire que l'écriture procède d'une foi fondamentale — *ou bien*, parce qu'il est écrivain, l'écrivain ne saurait être croyant, c'est-à-dire que l'écriture commence là où cessent les certitudes.

Mon intention n'est pas du tout — dans cette introduction au débat — de prendre parti dans un tel problème, ni même de chercher à montrer que de l'autre côté de l'antithèse, il est peut-être une autre voie qui contourne le dilemme et qui conduirait à dire que *l'idée* d'une foi, propre à l'écrivain, n'introduit ni pléonasme ni contradiction ; mais introduit plutôt la perspective d'une aventure, d'une expérience intérieure, une *experientia vaga*, avec toutes les incertitudes, les doutes et les obscurités que cette expression peut offrir.

Pour l'instant, je ne puis que me borner à dégager quelques questions qui me paraissent impliquées dans le problème qui nous est posé.

Écrivain croyant : qu'est-ce que cela signifie ? Faut-il prendre cette expression dans le sens limitatif d'une connotation religieuse ? écrivain chrétien ? écrivain juif ? écrivain musulman, hindouiste, bouddhiste etc., etc... S'agit-il de considérer exclusivement la profession de foi religieuse d'un écrivain, son adhésion à une Église ou, plus largement, sa reconnaissance de dette à l'égard d'une culture spirituelle qui a, jadis, formé sa sensibilité ?

Ou bien, sous l'expression *écrivain croyant*, faut-il envisager, dans un sens plus large que celui de l'adhésion religieuse, ce que l'on pourrait appeler (après Jasper) : la foi philosophique, c'est-à-dire la reconnaissance de quelques principes métaphysiques fondamentaux et l'attachement à certaines valeurs également fondamentales par exemple : l'humanisme, la liberté, la justice, la fraternité universelle, la participation vitale au cosmos et à toutes les formes de vie, même les plus élémentaires ? En ce sens, l'écrivain doit-il nécessairement se désigner comme le porte-parole d'une idéologie ?

Ou encore, l'expression *écrivain croyant* doit-elle nous ramener à ce qui est l'activité spécifique de l'écrivain, c'est-à-dire l'écriture ? — et dans ce cas, faut-il considérer comme essentielle la foi qui lie l'homme qui écrit à la langue d'où il écrit ? adhésion aux mots, adhésion à la parole, conviction irréductible que les mots ont un sens, que l'écriture est, en soi, porteuse d'une vérité quel que soit le contenu idéologique dont elle est le véhicule... *Écrivain croyant* reviendrait à dire : artisan du langage, artisan de la parole écrite, œuvrant avec les mots, ceux de la tribu ou ceux des initiés, peu importe pour le moment.

C'est ici que l'on est le plus tenté de parler de *pléonasme*. Il semble bien, en effet, que la foi en l'écriture aille de soi chez l'écrivain — c'est-à-dire chez l'individu qui a choisi l'écriture comme mode privilégié d'expression. Pourquoi écrirais-je ? Comment pourrais-je encore écrire si je ne conçois pas qu'il est une coïncidence étroite, essentielle, entre ma pensée et mon expression ? Il semble que je ne puisse écrire que si je suis croyant, c'est-à-dire si je suis convaincu, au moins intuitivement, de la capacité sémantique de la langue dont je me sers, même si le sens que je retiens diffère du sens usuel, du sens courant. La foi dans la langue et la foi dans le texte sont-elles réductibles l'une à l'autre ? Se glisse-t-il un écart entre l'une et l'autre ? La qualité de l'adhésion personnelle à son propre langage sera-t-elle différente suivant qu'on se réfère à une sociologie du langage ou à une psychanalyse ou à une théologie ? Ce sont les questions . . .

On le sait, le pléonasme ne fait que répéter ce qui est déjà contenu dans le terme que l'on considère. « Croyant » redirait donc inutilement ce que l'on sait de « l'écrivain ». Tout écrivain est croyant, même s'il est un croyant qui s'ignore.

Mais la *contradiction* ? Quelle est l'hypothèse qui permet de l'introduire ? Celle-ci, me semble-t-il : que l'écriture naît du doute, de l'incertitude voire même du vertige . . . que l'écriture est la quête d'un sens toujours en fuite . . . que l'écrivain naît à soi-même face au vide de son identité . . . que le texte n'exprime jamais ce qu'il entreprend de dire . . . qu'il ne coïncide jamais avec soi . . . qu'il est susceptible de diverses approches, de diverses interprétations (comme le rêve) . . . que les mots trahissent la pensée . . . que la pensée n'est rien sans les mots qui l'expriment, que les mots fabriquent la pensée, mais que la pensée ne se reconnaît pas dans les mots qui l'ont fixée . . . Bref, toutes ces hypothèses remettent en question la foi première et simpliste de l'écrivain en son matériau, en son outil et en son travail. La détermination à l'écriture serait-elle née de la ruine des certitudes fondamentales ? La question est posée . . .

Mais il est temps que je m'arrête. Je ne suis pas sûr d'avoir correctement développé la question qui est proposée à notre examen. Peut-être signifie-t-elle tout autre chose que ce que je lui ai fait dire.